

LE NARRATEUR UNIVERSEL

Primedi 21 Frimaire, an VI.

(Lundi 11 Décembre 1797).



Ouverture du congrès pour le 1^{er}. janvier prochain. — Bruit sur le mariage de la sœur du général Buonaparte avec le prince de Santa-Croce. — Présens faits par le roi de Sardaigne au général Buonaparte. — Détails sur la passage du général Buonaparte en Suisse. — Détails sur par le général Buonaparte au directoire exécutif.

I T A L I È.

De Rome, le 14 novembre.

On ne parle ici que du mariage de mademoiselle Buonaparte, sœur du général. Elle épouse un prince, mais un prince démocrate, M. de Santa-Croce. C'est le chevalier Azzara, ministre d'Espagne, grand ami du héros; qui a négocié ce mariage. On assure que mademoiselle Buonaparte apporte en dot 30 mille sequins; ce qui fait 350 mille francs environ. On s'attend que le jeune prince recevra de grands présens le jour de ses noces; mais le plus considérable sans doute sera celui que lui prépare M. le chevalier Azzara. Madame Buonaparte est attendue ici sous peu pour ce mariage; elle vient de Milan.

Le ministre Buonaparte a eu ordre du directoire, de demander au gouvernement, la liberté des patriotes emprisonnés depuis le 2 août. Le saint-pere, après une longue conférence avec son secrétaire d'état, a consenti à l'accorder, à condition cependant que les chefs seroient bannis à perpétuité. Il a employé le crédit du ministre d'Espagne, le chevalier Azzara, pour obtenir cette modification; mais Buonaparte a répondu, qu'il avoit ordre de demander l'exécution littérale de la note présentée. Le saint-pere a consenti à pardonner, sans exception. On assure que le ministre français va faire d'autres demandes d'une manière aussi tranchante, et qu'il rendra au saint-pere le service de le débarrasser de cette foule d'intrigans, qui ont attiré tant de calamités sur l'état de l'église. Le général autrichien Provera est encore à Rome. Il proteste qu'il ne partira pas sans un ordre de la cour de Vienne. Le gouvernement n'ose insister sur son prompt départ, parce qu'il a été, en effet, nommé par les ministres de l'empereur, pour commander les troupes du pape.

De Turin, le 22 novembre.

Le général Buonaparte est arrivé ici, le 18 de ce mois, à six heures du matin. Il est descendu avec sa suite (cinq voitures) à l'hôtel du citoyen Miot, ministre de France. On croyoit qu'il s'arrêteroit au moins toute la journée, & qu'il iroit faire une visite à notre cour. Mais après s'être reposé pendant trois à quatre heures, il est reparti, escorté jusqu'à la frontière par douze dragons piémontois.

Les courtisans ont été un peu mortifiés de ce qu'il ne s'est pas présenté au roi. Il n'a vu ici que le chevalier Priocca, ministre des affaires étrangères; le marquis de Caraglio-Saint-Marsan; le ministre d'Espagne & celui de la république ligurienne.

Le roi de Sardaigne a fait offrir à Buonaparte, à son passage, un très-beau cheval sarde, avec de riches harnois, estimés 40 à 50 mille liv. Le général l'a accepté. Il a donné au marquis de Caraglio-Saint-Marsan, qui avoit été chargé de négocier avec lui, un solitaire (diamant) évalué sept cents cinquante louis environ.

Le commissaire général français Desuci, a notifié à notre gouvernement, que le mois prochain il passeroit dans le Piémont, 45 mille hommes de l'armée d'Italie; qu'ils défileroient par corps de deux mille hommes, & suivroient la route de Vezcelli à Suze. Le gouvernement ordonnera en conséquence les approvisionnemens nécessaires.

Il restera dans la république cisalpine 30 mille français, & en outre, les troupes passées déjà dans les isles ci-devant vénitienes. A ces forces, il faut joindre les troupes cisalpines qu'on pourroit au besoin doubler & tripler en peu de tems.

A L L E M A G N E.

De Rastadt, le 4 décembre.

C'est le 20 de ce mois, ou au plus tard le 1^{er} janvier, & s'ouvrira le congrès, qui sera peut-être moins long qu'on ne se l'imagine, parce que Buonaparte pourroit bien rapporter de Paris le traité à-peu-près achevé.

La réception faite par ce général au comte de Fersen, ne promet pas beaucoup de faveur aux garans du traité des Westphalie.

Depuis l'échange des ratifications, les différens plénipotentiaires qui sont ici, s'occupent de visites les uns aux autres; ils avoient cru devoir les différer jusqu'à ce moment. Les premières ont été faites aux ministres de la république française.

Le comte de Cobenzel, le comte de Meerfeldt, le comte de Lehrbach, ministres impériaux, sont ici. Ils ont dîné avec Buonaparte, avant son départ pour Paris. On ne sait pourquoi le général Latour, chargé en l'absence de l'archiduc Charles, du commandement provisoire de l'armée autrichienne, a reçu ordre de se rendre aussi dans cette ville.

L'on remarque que le général Buonaparte occupe l'appartement qu'occupoit Villars, au congrès de 1714; le comte de Metternich, à celui du prince Eugene.

Nous avons ici des envoyés même pour le pays de Liege, qui sembleroit cependant devoir être assez bien représenté par les ministres français.

Le Danemarck a nommé, pour le Holstein, M. le baron de Dieden, ministre près la diète de Rausbonne.

Le roi de Sardaigne a choisi le marquis de Castellieri, ambassadeur à Vienne.

Il ne manque plus qu'un très-petit nombre de députés des états de l'Empire. De ce nombre est le baron de Jacobi, ministre de Prusse. Il a été retardé, parce qu'il a eu à obtenir de nouveaux pouvoirs du jeune roi.

M. le comte de Derbach, ministre pour l'électeur de Cologne, est aussi arrivé.

L'affluence des étrangers produit ici une cherté excessive. Un œuf coûte douze à 16 kreutzer, & toutes les denrées en proportion.

Le maréchal de la cour de Baden est chargé de l'ameublement & de la réception des ministres; c'est lui qui fait les honneurs du congrès.

On a fait venir de Strasbourg des reverberes pour illuminer les rues.

Toutes les troupes se sont éloignées de dix lieues à la ronde de cette ville.

S U I S S E.

Extrait d'une lettre particulière écrite de Suisse par un citoyen de Genève, le 29 novembre.

Tout ce qui tient à Buonaparte est d'un grand intérêt; j'aime à y revenir, & je ne crains pas de vous ennuyer en y revenant.

A son passage à Lausanne, on lui avoit préparé des fêtes, dont il ne se soucia pas. Trois citoyens firent arrêter sa voiture à l'entrée de la ville, pour lui présenter à la portière trois jeunes & jolies filles qui prononcèrent de leur mieux les petits complimens qu'elles avoient appris, & réciterent des vers aussi innocens qu'elles. En même-tems une foule nombreuse lui témoignoit sa joie & ses respects par ses acclamations. Il remercia avec une grande simplicité & avec l'air d'un homme qui avoit plus besoin de repos que de complimens. En général, on a cru remarquer en lui une qualité qui distingue les ames supérieures & qui n'est pas le partage de tous les grands hommes; c'est une grande indifférence pour les applaudissemens populaires & un grand mépris pour les opinions populaires. La louange lui plaît sans doute; mais c'est un mets qui lui paroit avoir besoin d'assaisonnement. C'est un homme qui se connoît en gloire.

Il a peu parlé aux étrangers dans sa route; il a peu cherché à dire de ces mots que l'on cite, quoiqu'il ne pût pas se dissimuler qu'on releveroit tout ce qu'il auroit dit & fait. Voici cependant deux traits qui me semblent mériter d'être remarqués:

Le gouvernement de Berne lui avoit envoyé à Milan un député, qui l'a accompagné dans son voyage. Ce Bernois a un fils, âgé de douze ans, qui a un esprit, des connoissances, une maturité de raison fort extraordinaire à cet âge. Le général auroit à le faire causer. Il le trouva un jour occupé à regarder une carte de la Suisse. Qu'examinez-vous-là, lui dit Buonaparte? — Quelques parties de mon pays que je ne connois pas encore. — Connoissez-vous cette partie-là? répliqua le général en lui montrant quelques endroits sur la frontière près de Porrentruy. — Cela n'appartient pas à la Suisse. — Eh bien, nous voulons le lui donner. — Et que demanderez-vous en échange à la Suisse? — Rien; nous lui en ferons présent. — Rien! dit-il, en rêvant un peu. Puis il ajouta avec vivacité: *Timeo Danaos et dona ferentes.* Buonaparte l'embrassa & dit à son pere: *Veillez bien sur l'éducation de votre enfant; il ne sera jamais un homme ordinaire. Si*

quelque chose peut contribuer efficacement à donner aux qualités prévues du jeune Bernois un développement & une énergie propres à en faire un homme extraordinaire, c'est sûrement le mot même de Buonaparte & cette conversation, dont il se souviendra toute sa vie.

Buonaparte ne s'arrêta pas à Berne & alla coucher dans un village à cinq à six lieues de là (à Fraubroun), qui est entouré de bois de sapin. Le général descendit dans la boue & gagna l'auberge à pied, en chantant: *Paisibles bois*, &c. Il se mit à causer avec l'aubergiste, à qui il demanda s'il payoit beaucoup d'impôts. — Des impôts! répondit l'aubergiste, nous ne savons pas ce que c'est. — Vous n'avez donc aucune propriété en terres? — J'en ai pour environ 400 mille livres. — Quoi! vos terres ne sont grévées d'aucun droit? — Pardonnez-moi, je paye des cens & des dîmes au seigneur. — N'est-ce pas une grosse charge pour vous? — Pas plus que le salaire que je donne aux ouvriers que j'emploie. Je compte cela dans les frais de mon exploitation, & j'ai payé en conséquence le capital de mon bien. — Et votre gouvernement ne leve aucune taxe sur les terres? — Aucune. — Et avec quoi paye-t-il ses dépenses? — Avec le produit de nos domaines qui sont considérables; & ce produit l'est assez non-seulement pour fournir à tous les frais du gouvernement, mais encore pour faire des épargnes tous les ans. — Vous êtes donc bien content de votre gouvernement? — Comme on doit l'être d'un gouvernement qui fait beaucoup de bien aux pauvres & point de mal aux riches. — Si cela est, dit Buonaparte en se tournant vers un de ses officiers, voilà le peuple le plus heureux que je connoisse. — Mon cher monsieur, ajouta l'aubergiste, je souhaiterois que tous le fussent également.

Le général a été parfaitement bien reçu à Bâle. Le magistrat chargé de le haranguer dans cette ville, lui recommanda les intérêts du canton au congrès de Rastadt. On croit que le corps helvétique cherchera en effet à y intervenir, en faisant un nouveau traité avec ses anciens alliés, avec la France sur-tout.

Bascher est déjà parti de Bâle pour sa nouvelle mission; après l'arrivée de son successeur, le citoyen Maingaut, chargé d'affaires de la république française auprès des cantons.

P. S. Le canton de Berne a fait avec la petite république de Bienne, une convention; en vertu de laquelle il lui cédoit quelques villages plus à la convenance de Bienne. Six de ces villages ont trouvé mauvais d'être détachés de Berne, & ont déclaré qu'ils vouloient former une république indépendante; trois autres villages se sont joints aux six premiers. Le magistrat de Bienne, qui n'a pas une force suffisante pour se faire obéir de 9 villages que ne veulent pas obéir, a fait part de cet incident aux cantons voisins, qui sans doute y mettront ordre.

A N G L E T E R R E.

De Londres, le 4 décembre.

Le roi a écrit une lettre de condoléance au roi de Prusse sur la mort de son pere, & a en même-tems envoyé de nouvelles lettres de créance à M. le comte d'Elgin, notre ministre à Berlin.

Le messenger Fabini est arrivé à Phôtel de lord Grenville, avec des dépêches du lord Saint-Vincent & de M. Robert Walpole, ministre de sa majesté à la cour de Portugal.

Un des articles du budget de M. Pitt pour l'année 1798, porte 150,000 liv. st. (3,600,000 liv. tournois), pour *service secret dans l'étranger*. Cette somme a sans doute pour objet la corruption.

La gazette de la cour, du 2 de ce mois, contient une proclamation royale, pour mettre en circulation une nouvelle monnaie d'or valant 7 shillings. Ces pièces nouvelles ont d'un côté la face de sa majesté Georges III, *Dei gratia*, & sur le revers, la couronne royale avec la légende *Mag. Bri. Fr. et Hib. rex.*

Les banqueroutes qui se multiplient prouvent les embarras de notre commerce. Le *Times* en annonce douze dans son numéro du 27, & quatorze dans celui du 29 novembre.

L'amiral Gardner a pris congé du roi pour aller prendre le commandement d'une escadre de dix vaisseaux de ligne, destinée à protéger l'Irlande.

L'amiral Howe a reçu l'ordre de mettre de suite à la voile pour Gravesend, & d'y rester un mois, en attendant les dépêches de la compagnie des Indes, qu'il doit recevoir le 9 janvier. Sa destination ultérieure est ignorée.

Les deux nouveaux vaisseaux sous les ordres des capitaines Hamilton & Saltwell, vont renforcer l'escadre de six vaisseaux déjà équipée pour les Indes.

Le *Guerrier*, de 74, est parti de Portsmouth pour renforcer la flotte de l'amiral Saint-Vincent, qui a déjà 22 vaisseaux de ligne sous ses ordres.

Les trois pour cent consolidés sont aujourd'hui (4 décembre) à 49 $\frac{1}{4}$; ils étoient hier à 49 $\frac{1}{2}$.

Chambre des communes.

M. Sinclair, dans la séance de la chambre des communes, du 27 novembre, avoit annoncé que, le jour où M. Pitt présenteroit son plan pour l'augmentation des contributions somptuaires, il feroit la motion d'appeler à la barre les préposés aux perceptions, pour donner des renseignements sur ces nouvelles taxes qu'il regarde comme impraticables, désastreuses, dans des circonstances où plusieurs classes de la nation se trouvent dans l'impossibilité de payer les taxes ordinaires : mais dans la séance du 29, il déclara qu'il avoit renoncé à cette idée, depuis qu'il avoit eu connoissance du dernier manifeste du directoire exécutif contre l'Angleterre, en réponse au manifeste de la cour de Londres.

« Puisque l'ennemi avoue, dit-il, qu'il ne veut plus terminer cette lutte cruelle que par l'invasion de notre pays et l'antantissement de notre marine : en un mot, qu'il veut dicter, au sein de Londres, une paix également déshonorante, qui rejetteroit sur nous tous les frais de la guerre, et flétriroit à jamais le caractère national, il est de mon devoir de retirer une motion qui supposeroit, que notre volonté unanime n'est pas de faire les derniers efforts pour prévenir les fléaux dont nous sommes menacés ».

M. Pitt. — J'apprends aux motifs qui portent l'honorable baronet à prouver à l'ennemi qu'il existe dans la chambre des communes, ainsi que de la part de la nation entière, une unanimité parfaite pour employer tous les moyens capables de faire avorter ses horribles desseins. Mais quand on allègue le manifeste du directoire comme la seule raison pour écarter la motion; quand on se borne à s'étayer de cette proclamation, quelque supériorité qu'elle puisse avoir par l'arrogance du style sur les autres déclarations officielles du directoire exé-

cutif, je crains qu'en commet une erreur assez grave. Ce n'est point la première fois que le gouvernement français, faisant le plus étrange abus d'épithètes injurieuses, a fait connoître l'intention de dicter les conditions de la paix; ce n'est point pour la première fois qu'il a parlé d'une confédération pour tenter une invasion dans notre île; pour opérer la destruction de notre marine. Ce n'est point pour la première fois qu'il a manifesté ses prétentions à l'égard des contributions qu'il exige de notre part, comme des compensations pour les charges générales de la guerre. Ce n'est point la première fois qu'il a marqué la grandeur de la somme que nous devons donner comme le prix de notre rançon. De pareils desseins ont été, à plusieurs reprises, insinués ou professés. Il n'est donc aucun homme de bonne foi qui ne sache que l'ennemi fera tous ses efforts pour les mettre à exécution.

« Néanmoins, j'éprouve une vive satisfaction en voyant l'effet que cette proclamation a produit sur l'honorable baronet.

« Je me réjouis de chaque proclamation ultérieure de l'ennemi; si, semblable à celle-ci, elle sert à convaincre que ses desseins infâmes contre la paix & le bonheur de ces royaumes, ne tendent qu'à produire de la part du peuple anglais, une unanimité ainsi qu'une résolution inébranlable de recourir aux mesures même les plus désespérées, plutôt que de se soumettre lâchement à l'arrogance des demandes du directoire.

« Cependant, si l'honorable baronet pense que le témoignage des commissaires des taxes peut être de quelque utilité, je le prie de présenter sa motion. La discussion prouvera à l'ennemi que nos ressources sont loin d'être épuisées ».

Sir John Sinclair déclara qu'il seroit possible qu'il fit sous peu sa motion.

La chambre s'ajourna.

Chambre des pairs.

Les débats du 2 décembre, n'offrent aucun intérêt.

Le duc de Portland a remis à la chambre un message, par lequel le roi notifie l'intention de se rendre, le 19 de ce mois, à la cathédrale de Saint-Paul, pour remercier la Providence de nos victoires navales.

Le duc a invité leurs seigneuries à se réunir, le 19, sur les huit heures du matin, à l'effet d'accompagner S. M., en grand costume, comme à la procession de 1706, sous la reine Anne. — Adopté à l'unanimité.

La même motion avoit été accueillie par la chambre des communes.

REPUBLIQUE FRANÇAISE.

DE PARIS, le 20 frimaire.

Il est à craindre que la pluie et le mauvais temps n'empêchent la fête de la paix et du pacificateur du continent, d'être aussi brillante qu'elle auroit dû l'être. C'est, pour ainsi dire, la première fois, qu'une belle journée manque à nos fêtes républicaines.

Des préparatifs sont faits sur nos places publiques : des trophées y sont élevés : une illumination générale est disposée pour ce soir.

Une foule immense s'est précipitée, dès ce matin, vers le Luxembourg, à la suite de Buonaparte, pour jouir de la vue de ce héros, et lui prodiguer les plus éclatans témoignages de l'admiration et de la reconnaissance nationale.

Le bruit du canon a annoncé, entre midi et une heure, son entrée au directoire. (Voyez quelques-uns des détails de cette cérémonie, à la fin de cette feuille).

— Le directoire a ordonné aux théâtres de la République & des Arts de donner aujourd'hui une représentation gratuite.

— D'après un arrêté du directoire exécutif, le général Berthier aura le commandement de l'armée qui reste en Italie.

L'armée d'Allemagne sera divisée en deux, dont l'une commandée par le général Augereau, & l'autre par le général Hatry. Cette dernière, sous le nom d'armée de Mayence, sera chargée des opérations relatives à l'occupation de cette place.

— Poulthier déclare aujourd'hui, qu'il faut qu'une république s'établisse en Angleterre, ou que la France redevienne la proie des tyrans.

On peut voir, dans les débats du parlement comment le ministère anglais profite de ces indiscrettes assertions, pour réunir autour de lui tous les partis, et leur prouver la nécessité d'une guerre interminable.

— Le contre-amiral Lacrosse vient d'être nommé commandant d'une division en rade, à Brest.

— Le tribunal criminel du département de la Seine a jugé, avant-hier, un pompier qui avoit tué son fils en revenant de la Courtille. Perc de vingt-six enfans, il les éleva toujours avec douceur; il avoit été provoqué, meurtri & blessé par son fils avant de lui porter aucun coup; il étoit ivre lorsqu'il le frappa de son sabre. Ces circonstances ont déterminé les jurés à déclarer qu'il n'avoit pas eu l'intention de le tuer; il a été acquitté.

— Le citoyen Hennequin s'étant déclaré l'auteur d'un article qui a fait interdire le *Portefeuille*, par un arrêté du directoire, a été conduit à la Force.

— Des troubles ont lieu dans quelques endroits du Midi, dans l'Ardèche & à Tarascon: on dit que le commandant de cette ville a été tué dans une insurrection.

DIRECTOIRE EXECUTIF.

Nous ne pouvons donner la description détaillée de la fête célébrée aujourd'hui. Jamais de plus grands souvenirs ne s'étoient réunis! Un peuple remerciant un homme d'avoir pour lui & avec lui vaincu l'Europe & conquis la paix! & ce héros, semblant vouloir par sa modestie, échapper à tant de gloire!

Une estrade étoit élevée au fond de la grande cour du palais du Luxembourg, pour le directoire, le corps diplomatique, et les autorités constituées. Cette enceinte étoit entourée de 61 drapeaux enlevés à l'ennemi. On eut pu rendre ces trophées encore plus nombreux, et ne donner à Buonaparte que son bien: car il a pris 160 drapeaux. Il n'y avoit pas d'autres décorations. On eut désiré quelques-uns de ces signes qui parlent aux yeux; des inscriptions, des feuilles de chêne, des branches de laurier et d'olivier.

Les femmes étoient sur la terrasse, en face du palais, ou dans les bâtimens latéraux. Sept à huit mille hommes remplissoient la cour.

La cérémonie a commencé vers une heure, & a été annoncée par le bruit du canon.

Le héros, en habit de général en chef, accompagné

du ministre des relations extérieures & de quelques généraux, est entré, quelques minutes après le directoire, au milieu des applaudissemens & des cris cent fois répétés, & long-tems prolongés de *vive Buonaparte!*

On l'a laissé quelque tems de bout, comme pour satisfaire la curiosité publique. Après quelques réceptions de ministres étrangers, Taleyrand-Périgord l'a présenté au directoire. Le ministre a laissé de côté les formules ordinaires de la louange pour un homme qui n'a rien d'ordinaire, même quand on le compare aux hommes qui ont paru des prodiges. Il a seulement observé que le nom de Buonaparte étoit son éloge, & que son nom & sa gloire même étoient, ainsi que les miracles de l'armée d'Italie, l'ouvrage & le chef-d'œuvre de la liberté & de la révolution qui s'en emparoit comme de leur plus belle création & de leur plus beau titre aux yeux de la postérité.

Buonaparte a remis au directoire, la ratification donnée au traité par l'empereur, et a prononcé un discours qu'il nous a été impossible d'entendre, malgré le silence dans lequel il a été écouté. Nous dirons seulement, que ce discours étoit très-court, presque uniquement militaire, et qu'il a été suivi de nouvelles acclamations et des plus vifs applaudissemens.

Barras, président du directoire, lui a répondu par un discours qui a duré environ onze minutes. Il l'a peint comme un de ces phénomènes que la nature met des siècles à enfanter, & par lequel elle a voulu marquer l'aurore de la république.

« Après dix-huit siècles, a-t-il dit, vous avez vengé la France de la fortune de César, il apporta dans nos champs l'asservissement et la destruction: vous avez porté dans son antique patrie, la vie et la liberté. Vous avez secoué le joug des parallèles, et écarté tous les rivaux que l'antiquité vous présente. »

Barras a ensuite versé l'indignation sur le ministère anglais, & attribué à son influence la plupart des crimes qui ont souillé la révolution. Il a fini par l'éloge du 18 fructidor.

(Nous donnerons le texte de ces trois discours, qui ont excité le plus grand enthousiasme).

Barras a ensuite donné à Buonaparte l'accolade fraternelle. Tous les directeurs l'ont successivement pressé dans leurs bras.

Le ministre de la guerre a aussi présenté le général Joubert, qui apportoit le drapeau où sont inscrits tous les exploits de l'armée d'Italie.

La fête a été terminée par des chants patriotiques. A peine le dernier coup d'archet étoit-il donné, que tous les regards cherchoient en vain Buonaparte, que le public se plaignoit d'avoir trop peu vu; il s'étoit déjà perdu dans la foule.

Le directoire s'est levé, & est sorti en cérémonie, mais sans le héros.

Un accident a altéré le plaisir de la fête: un homme est tombé, au Luxembourg, de dessus une planche, et s'est tué. Il a cassé l'épaulé du citoyen sur lequel il est tombé.

La soirée a d'abord été plus belle que le jour: le ciel s'étoit éclairci vers les 5 ou 6 heures; la pluie avoit entièrement cessé: l'illumination étoit magnifique. Tout Paris sembloit être dans les rues; mais la pluie a de nouveau recommencé avant 9 heures. — Il y a eu un grand dîner au directoire & hal toute la nuit à l'hôtel du ministre de l'intérieur.